

L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

N° 10. — 8 JUIN 1878

Prix du numéro : 50 centimes.

ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.

BUREAUX

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



L'AMBASSADE DE CHINE VISITANT LA SECTION CHINOISE.

L'AMBASSADE CHINOISE

A L'EXPOSITION



Non-seulement le gouvernement du Céleste-Empire a voulu cette fois que son exposition fût sérieuse et organisée sous la direction d'une commission spéciale, mais il s'est décidé, pour la première fois aussi, à accréditer auprès du gouvernement de la République française un représentant officiel; et il a choisi, pour lui confier ce poste élevé, l'un de ses mandarins les plus éminents et les plus éclairés.

Arrivé à Paris, avec une suite de douze personnes, juste à temps pour assister à l'inauguration de l'Exposition universelle, Son Excellence Kwo-Sung-Tao était reçu quelques jours plus tard à l'Élysée. Il s'est occupé ensuite de l'état des choses dans la section chinoise au palais du Champ-de-Mars, et il dut le trouver satisfaisant, car on sait que l'exposition chinoise est très-brillante et n'a aucun rapport avec les bazars de chinoiserie étalés précédemment, par des soins étrangers, aux grandes Expositions internationales. L'ambassadeur a plusieurs fois renouvelé ses visites, et c'est un spectacle édifiant, en vérité, que de voir avec quel respect commissaires et exposants accueillent le représentant de leur gouvernement venant leur rappeler que, si loin qu'ils soient de leur patrie, ils n'y sont pas isolés.

Son Excellence Kwo-Sung-Tao est un homme de petite taille, à la physionomie intelligente, à l'attitude grave et réservée; il est richement vêtu de robes de soie superposées et nuancées avec art. Il n'est pas nouveau venu en Europe, et quand nous disons que c'est un des hommes de Chine les plus éclairés, les plus favorables à la civilisation européenne, ce n'est pas pour utiliser vaille que vaille une formule de politesse banale que nous imposent les devoirs de l'hospitalité, mais bien parce que nous en avons la preuve.

Après la signature de la convention de Chéou, Kwo-Sung-Tao fut envoyé par son gouvernement comme délégué à Londres. Outre sa mission officielle, il était chargé de tenir une sorte de journal de ses impressions personnelles sur les mœurs et les institutions de l'Europe. L'ambassadeur remplit cette dernière partie de son programme en conscience. Mais quand le livre résultant de ses notes prises au jour le jour fut imprimé la suppression en fut aussitôt ordonnée.

Dans cet ouvrage, auquel était attaché le caractère d'un rapport officiel comme en publient, en Europe, les hommes éminents chargés de missions lointaines, Kwo-Sung-Tao exaltait outre mesure, au gré de l'opinion alors régnante à la cour

de Pékin, les institutions anglaises et russes; il proclamait l'Angleterre et la Russie les deux plus grandes nations de l'Europe, où il ne voyait que la France qui pût leur être comparée, et les mettait bien au-dessus de la nation chinoise. On comprend que cela ne pouvait aller. — Pourtant l'ambassadeur fut invité à continuer son travail, mais sans se livrer à une critique intempestive et à des comparaisons désagréables.

Kwo-Sung-Tao ajoute, quant à la France, que la Chine aurait toujours été notre amie dévouée si nous n'étions pas allés avec l'Angleterre, en 1860, et sans utilité, porter la terreur et la dévastation jusqu'à Pékin. Les Chinois ont néanmoins conservé pour nous des dispositions extrêmement amicales, mais il paraît que le zèle inconsidéré de nos missionnaires, en causant les plus grands embarras aux fonctionnaires chinois, nous ferait beaucoup de tort auprès de cette nation et de son gouvernement. — Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur une pareille question.

Il y a quelques mois à peine, Kwo-Sung-Tao paraissait décidément tombé en disgrâce, et l'on ne doutait pas qu'il dût être rappelé. Cependant il a été maintenu en définitive dans ses fonctions, et de plus chargé de représenter le Céleste-Empire en France. Il est impossible de ne pas voir, dans ce revirement soudain, une preuve que le gouvernement chinois approuve les doctrines de son représentant et commence à croire que la civilisation européenne n'est pas tant à dédaigner et que l'isolement n'est pas toujours une précaution habile. La famine qui dépeuple en ce moment quelques-unes de ses provinces lui fait peut-être aussi comprendre que les moyens préventifs, économiques et autres, employés par les Européens contre ce fléau redoutable, ne sont pas si ridicules, puisqu'ils réussissent.

A. B.

M. JEAN-PAUL LAURENS

M. Jean-Paul Laurens est né, le 29 mars 1838, à Fourquevaux (Haute-Garonne). D'abord élève de l'École des beaux-arts de Toulouse, il y remporta le grand prix de peinture en 1860 et fut envoyé à Paris comme pensionnaire de sa ville natale. Il suivit les ateliers de MM. Bida et Léon Cogniet et débuta au Salon de 1863, par la *Mort de Caton*. En 1864, M. Laurens fut admis en loge pour concourir au prix de Rome, mais ce fut un de ses condisciples à l'atelier Cogniet, M. D. Maillart, qui obtint le prix.

Cet échec ne prouve rien, et si d'autres ne s'en étaient chargés avant lui, bien avant lui, M. Jean-Paul Laurens nous en aurait sans peine, ou du moins sans artifice, administré la preuve évidente et palpable.

Au Salon de cette même année 1864, M. Laurens exposait la *Mort de Tibère*. Il a envoyé aux salons suivants : *Hamlet* (1865); *Après le bal* (1866); « *Moriar!* » *Jésus et l'Ange de la mort* et le *Portrait de l'auteur* (1867); *Vox in deserto* et le *Portrait de M. Ferdinand Fabre*, avec une peinture sur faïence, *l'Apothéose d'Hercule* (1868); *Jésus guérissant un démoniaque*; *Hérodiade et sa fille*, qui lui valut sa première médaille, médaille unique, en vertu de la loi d'août 1863, en vigueur jusqu'en 1869, et une autre faïence : *la Séduction* (1869); *Jésus chassé de la Synagogue*, à l'Exposition de 1878; *Saint Ambroise instruisant Honorius* (1870); *la Mort du duc d'Enghien*, qui lui valut une médaille de 1^{re} classe (à l'Exposition), *le Pape Formose et Étienne VII* (1872); *la Piscine de Bethesda* (1873), à l'Exposition; *Saint Bruno refusant les offrandes de Roger, comte de Calabre*; *Portrait de Marthe*; *le Cardinal* (1874); toute cette exposition, à la suite de laquelle M. J.-P. Laurens fut créé chevalier de la Légion d'honneur, figure à la galerie des beaux-arts du Champ-de-Mars; *l'Excommunication de Robert le Pieux*, *l'Interdit* (1875), figurent également à l'Exposition universelle; *François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal*, femme de Charles-Quint, et le *Portrait de l'auteur*, deux toiles figurant à l'Exposition (1876); enfin la *Mort du général Marceau*, magnifique toile qui valut au peintre la médaille d'honneur au Salon de 1877.

Nous négligerons dans cette nomenclature quelques portraits et de nombreux dessins, notamment toute une série très-importante ayant pour objet l'illustration d'une édition de luxe de *l'Imitation de Jésus-Christ*. On voit cependant que l'œuvre de M. J.-P. Laurens, l'un des plus jeunes parmi nos peintres célèbres, serait assez complète ainsi. Pour plus de démonstration, d'ailleurs, *l'Exposition de Paris*, qui donnait en supplément, à son numéro 9, la *Mort de Marceau*, reproduit aujourd'hui une autre des toiles célèbres de cet éminent artiste, son *César Borgia*.

A. B.

C'est du 5 au 18 juin qu'aura lieu l'exposition des animaux vivants. La commission a reçu des déclarations pour les chiffres suivants d'animaux qui y prendront part : espèce bovine, 1,700; espèce ovine, 1,000; espèce porcine, 400; volailles, 3,000 lots. Les chiens auront leur exposition du 26 juin au 8 juillet, et les chevaux du 1^{er} au 10 septembre.

LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

PEINTURE FRANÇAISE

La section française des beaux-arts, en réunissant au palais du Champ-de-Mars l'œuvre de dix années, fournit une occasion unique de juger l'École tout entière, de suivre ses progrès qui sont considérables, surtout dans la peinture, et de constater une fois de plus que le premier rang lui appartient toujours et que l'impulsion à laquelle elle obéit portera vraisemblablement sa renommée plus haut qu'elle n'a jamais atteint, si quelque défaillance ne survient.

On a longuement disserté sur la décadence de la grande peinture. Cette décadence est générale et résulte des mêmes causes partout; mais en France, à l'Exposition universelle de 1867, il avait bien fallu reconnaître qu'elle était plus marquée qu'ailleurs. Entendons-nous bien : nous ne sommes pas de ceux qui jugent le genre ou le paysage, la petite peinture en un mot, inférieure en elle-même à la grande peinture historique et monumentale; et nous estimons qu'on peut être un très-grand peintre tout en ne peignant que de petits objets, de petites scènes réelles ou imaginaires, des paysages, et rester un méchant barbouilleur quoiqu'on se livre exclusivement à la grande peinture. Mais notre sentiment n'y peut rien. Nos récents malheurs, en tout cas, ont imprimé à notre esprit une teinte de gravité dont l'influence s'est fait sentir surtout dans les productions artistiques. Chaque Salon annuel a marqué un progrès de plus vers les études considérées comme plus sérieuses, qui se manifestent par de grandes compositions historiques; et aujourd'hui l'École, au lieu de l'abaissement constaté en 1867, a acquis une supériorité incontestable.

Au Champ-de-Mars, on ne peut pourtant pas tout voir, et par conséquent juger avec une exactitude complète la situation de la peinture monumentale en France. Ce qu'on y trouve suffit peut-être pour se former une opinion à ce sujet, mais il faudrait visiter aussi l'Opéra, le Palais de Justice, le palais de la Légion d'honneur, les églises Sainte-Geneviève (Panthéon), Saint-Merry, de la Trinité, etc., etc., sans parler des monuments publics de province. On reproche à l'État de ne pas assez faire pour les artistes, de ne leur point ouvrir les monuments publics; sans doute, c'est bien là la cause de décadence dont nous parlions tout à l'heure; mais on conviendra que l'État, dans cette affaire, n'y va pas avec autant de parcimonie qu'il pourrait s'y croire au-

torisé. La création du musée de Versailles a beaucoup facilité assurément l'expansion de l'École de 1830; mais on ne peut pas recommencer cela : il faut autre chose. On rappelle aussi volontiers le temps où princes souverains, grands seigneurs et princes de l'Église ouvraient à l'envi des débouchés abondants aux productions artistiques, débouchés sans lesquels les maîtres anciens eussent vraisemblablement été réduits à peindre des enseignes ou, comme aujourd'hui, des portraits, des portraits et encore des portraits; cependant on conviendra qu'une fois églises et palais pleins d'objets d'art du haut en bas, il eût fallu s'arrêter, et que la décadence était bien plus inévitable encore dans ce cas. La démocratisation de l'art, favorable à la peinture de genre, n'a donc été, suivant nous, nullement préjudiciable à la grande peinture, dont la décadence passagère était fatale.

Au nombre des travaux exécutés dans les monuments publics qui se trouvent au Champ-de-Mars, citons tout de suite la *Vie de saint Louis*, de M. Cabanel, œuvre magnifique, la meilleure du maître sans aucun doute, exposée dans le grand salon de gauche, en sortant de la section anglaise. Elle se compose de cinq panneaux dont le premier représente saint Louis enfant instruit par sa mère Blanche de Castille; le deuxième, saint Louis rendant la justice et abolissant les combats judiciaires; dans le troisième, il fonde les institutions qui font la gloire de son règne : Quinze-Vingts, Sorbonne, Coutumes et Règlements octroyés aux corporations; le quatrième le représente malade et prisonnier en Palestine; dans le cinquième, les Sarrasins lui offrent les insignes de la souveraineté, après avoir assassiné leur chef Almodan. Cette œuvre décorative est destinée à l'église Sainte-Geneviève. M. Cabanel expose en outre la *Mort de Francesca di Rimini* et de *Paolo Malatesta*, qui a figuré au Salon de 1870; *Thamar et Absalon*, au Salon de 1875; enfin une série de cinq portraits déjà connus. Tout a été dit sur le talent correct, élégant, mais sans puissance véritable, qui distingue l'éminent professeur, maître portraitiste avant tout. Sa *Vie de saint Louis* pourtant, nous le répétons, le place au-dessus de lui-même, car elle a plus de chaleur et de véritable vie qu'aucune de ses autres œuvres.

Avant d'aller plus loin, il nous faut constater l'impression fâcheuse que fait éprouver l'absence à la galerie des beaux-arts, où quelques maîtres vivants s'étaient abusivement, de plusieurs maîtres, dans des genres divers, morts depuis 1867. Ainsi Henri Regnault est bien représenté par son *Don Juan Prim* et son *Exécution*

sans jugement, qui accuse une si grande puissance de coloris et offre le spectacle rare sur la toile de vrai sang se figeant lentement sur les dalles, et aussi par deux portraits : c'est quelque chose, après tout; mais il n'y a rien de Picot, de Schnetz, d'Aug. Hesse, de Pils, de Louis Boulanger, d'Eug. Fromentin, etc. Pour les paysagistes, Daubigny est représenté par neuf tableaux, Corot par un assez bon choix de dix toiles, Paul Huet par trois, Lambinet par une; mais on chercherait en vain une toile de Théodore Rousseau, de Diaz, de Millet!... A ces lacunes incompréhensibles, il faut encore ajouter celles qu'une mesure générale, que nous approuvons tout en la regrettant, a nécessairement produites : nous voulons parler des scènes de bataille et des artistes que leur exclusion a forcés de s'abstenir.

Il faut donc tenir compte de ce fait considérable : l'École française de peinture est représentée à ce concours international d'une manière brillante, mais incomplète.

La même salle où se trouve l'exposition de M. Cabanel contient des portraits de M. Émile Lévy et de M. Jules Lefebvre; ce dernier y a, en outre, une série de quatre femmes nues : *la Femme couchée*, *le Rêve*, *la Vérité*, *la Madeleine*. Voici maintenant *la Tentation*, *Un Baptême*, *le Favori*, *le Repos*, de M. Louis Leloir, puis une *Récréation de Louis XI*, de M. Comte, récréation qui consiste à faire danser devant le lit de l'aimable monarque deux petits cochons de lait aux oreilles démesurées. Ce tableau est connu; il était au Salon de 1868.

M. Bonnat n'a pas moins de dix-sept toiles au Champ-de-Mars, la plupart des portraits, parmi lesquels nous citerons celui de *Don Carlos* qui excite encore un intérêt de curiosité, celui de *M^{me} Pasca*, enfin celui de *M. Thiers* qui a eu un si vif succès au Salon de 1877 et obtient aujourd'hui un regain considérable d'admiration légitime. A propos des portraits de M. Bonnat, on lui a reproché de les peindre tous, quels qu'ils soient, sur un fond uniforme, lequel fond, violet de houille mal épuré, est particulièrement propre à faire ressortir les tons de la chair; le mal est que l'artiste a abusé sans doute de son influence pour réunir sur une même muraille un trop grand nombre de ses portraits et de ses fonds lie de vin : on voit alors le procédé et la critique s'éveille. Mais, par exemple, nous avons une peur horrible de l'accessoire, et le portrait de *M^{me} Pasca* nous paraîtrait probablement insupportable si elle s'y trouvait entourée des « accessoires » de son art; nous en dirons autant de celui de M. Thiers; nous en dirons peut-être plus encore du portrait de don Carlos. — Montrer l'original





BEAUX-ARTS, SECTION FRANÇAISE. — FRANÇOIS DE BORGIA DEVANT LE CERCUEIL D'ISABELLE DE PORTUGAL.
Tableau de M. J.-P. Laurens.



LES MUSICIENS TUNISIENS DANS LE PARC DU TROCADERO.

dans son milieu, dieux bons! mais où faudrait-il le borner, ce milieu?

Le pavillon de la Ville de Paris contient quatre toiles de M. Bonnat, empruntées au Palais de Justice. Nous y reviendrons. La plus remarquable est le *Christ*, exposé au Salon de 1874, et qui a eu un succès peut-être excessif à cette époque; du moins telle paraît être l'impression générale.

Dans la même salle où M. Bonnat expose, avec ses portraits, quelques autres toiles, notamment son *Scherzo*, son *Barbier nègre* et son *Non piangere*, M. Meissonier a seize toiles de grandeur diverse: le *Portrait du sergent*, le *Peintre d'enseignes*, *Joueurs de boules*, etc., et le portrait d'*Alexandre Dumas fils*, exposé au Salon de 1877. Plus loin nous admirons les *Chevaux de halle* de M. J. Veyrassat, les portraits de M^{lle} Nêlie Jacquemart, notamment celui de M. Dufaure; les *Noud's*, de M. Pabst; les *Dernières Feuilles*, de M. Busson; la *Ci-devant* et le *Jeune Citoyen de l'an V*, de M. J. Goupil; la *Marée montante*, de M. Lewis Brown, etc.

M. Bouguereau a douze toiles, en majorité des sujets religieux. C'est beaucoup. Quelques tableaux religieux, et d'autres aussi, auraient pu être écartés sans nuire à la renommée de l'artiste. Nous avons pourtant remarqué, au milieu des froides représentations qui l'entourent, sa *Vierge consolatrice*: cette Vierge est émue véritablement, quoique d'une émotion peu démonstrative, et l'attitude de la mère qui vient pleurer sur ses genoux son enfant mort est bien celle de la douleur profondément sentie, malgré son calme relatif. Les nudités mythologiques de M. Bouguereau n'ont rien de particulièrement remarquable, sauf le talent d'exécution, qui est extrême.

HECTOR GAMILLY.

(A suivre.)

LE CAFÉ TUNISIEN

ET SON ORCHESTRE

En entrant dans le parc du Trocadéro par le pont d'Iéna, on n'a qu'à faire deux pas vers la gauche pour se trouver en plein Maroc; un peu plus loin, dans la même direction, c'est Tunis. C'est l'Afrique avec ses bazars et ses cafés, — que dis-je? — avec sa musique aussi.

Voici, par exemple, le café tunisien, installé dans un petit pavillon mauresque, peint de couleurs brillantes et variées. Des garçons tunisiens font circuler parmi les consommateurs des plateaux chargés de ces petites tasses grandes comme des coquilles de noix dans lesquelles l'Afrique et l'Orient dégustent longuement une bouillie de café claire et parfumée que

beaucoup d'entre nous apprécient fort, mais que les Philistins composant l'immense majorité ne considèrent pas sans une vague terreur et ne goûtent qu'à leur corps défendant. J'ai vu pourtant les plus rebelles à cette mixture, plus naturelle et plus saine cent fois que le maudit café à la chicorée que les limonadiers français servent trop souvent à leur clientèle, s'y habituer promptement et ne plus vouloir entendre parler d'autre café que du café préparé à l'orientale — ou à l'africaine.

Tandis que l'expérience se poursuit avec des fortunes diverses, quatre Tunisiens, au type bien africain, assis ou plutôt accroupis sur des escabeaux à la mode orientale, fument des cigarettes. Ce sont des hommes de belle race, en apparence indolents, endormis, mais aux traits qui ne manquent ni de noblesse ni d'énergie. Ils ont la barbe et les cheveux d'un noir de jais, un costume rouge ou bleu, rappelant celui de nos *turcos*, les pieds chaussés de babouches. Ces hommes sont des musiciens. Leurs cigarettes achevées, ils s'emparent tout à coup de leurs instruments qui reposaient auprès d'eux: le premier saisit une espèce de mandoline appelée *haud*; le deuxième, un *rhab*, sorte de pochette qui se manie comme la contre-basse; le troisième prend un tambour de basque ou *tor*; le quatrième, un *dorbuka*, espèce de tambourin en faïence, dont l'ouverture est fermée par une peau d'âne. Ce dernier instrument est mis en jeu non par des baguettes, mais avec les doigts pour les notes hautes ou médianes, la paume de la main pour les notes graves. L'harmonie de ce concert est étrange, bizarre, presque sauvage; le même motif revient fréquemment, motif tantôt lent, tantôt pressé et saccadé. C'est un peu monotone, et cependant cela captive, surtout quand, aux accords des quatre instruments, les musiciens chantent ou psalmodient, d'une voix de tête plutôt que de poitrine, quelque chant du désert. C'est indécis, nasillard, et cependant cela ne manque pas d'un certain charme. C'est bien là le chant rêveur de l'Arabe au repos, quoiqu'il nous ait plutôt rappelé, parce que le souvenir est plus récent, des concerts à peu près semblables entendus le soir dans les montagnes pittoresques du la haute Albanie.

Si notre oreille éprouve quelque peine à se faire à cette mélodie étrange, elle s'y habitue à la fin et s'abandonne à la séduction. — C'est comme pour le café en purée. Quant à l'orchestre, sauf les doigts qui manœuvrent avec une rare dextérité, il garde une immobilité aussi complète que s'il était composé d'automates. Pas un muscle du visage de ces virtuoses ex-

traordinaires ne tressaille, et lorsqu'ils s'accompagnent de leur chant monotone, à peine distingue-t-on un léger mouvement de leurs lèvres.

PHILIPPE CANTEMARCHE.

L'EXPOSITION DU PRINCE DE GALLES

Nous empruntons cette description remarquable et complète des trésors exposés par le prince héritier de la couronne britannique à l'intéressante chronique que rédige au journal le *Temps* M. Ad. Le Reboullet:

« Une des merveilles de l'Exposition, c'est la collection des objets d'art que le prince de Galles a rapportés de l'Inde. On conçoit ce qu'un tel voyageur devait rencontrer de sympathies volontaires ou obligées; il lui a suffi d'ouvrir les mains pour se les voir remplir. Et comme le prince est un homme éclairé, un connaisseur délicat, il a choisi le meilleur parmi le bon; son exposition particulière est un véritable musée, un des plus riches que l'on puisse admirer.

« Cette collection est installée dans le vestibule d'honneur, à gauche quand on regarde le Trocadéro. Je l'ai parcourue avec une attention extrême: quoiqu'il soit bien inutile de dire au visiteur où il doit s'extasier, presque tous les objets exposés étant d'un goût et d'une élégance infinis, je vais désigner les vitrines intéressantes et leur consacrer, suivant l'occasion, le temps voulu.

« L'exposition de Cachemire est la plus brillante. L'orfèvrerie de ce pays, si recherchée, est d'un luxe extraordinaire. Voici des aiguères, des services à thé et à café, des vases de toute forme et de toute dimension, en argent repoussé; les saillies sont en or et les arabesques qui couvrent ces objets d'art, ces palmes aux nervures délicates, rappellent invariablement le dessin connu des châles et des étoffes de même origine. Les formes persanes sont particulièrement en faveur.

« Tel est le luxe de ce pays que beaucoup de carafes précieux, de ces coupes ingénieusement ciselées, où l'or et l'argent se marient harmonieusement, sont employés aux usages domestiques. Les riches indigènes ne se font pas faute d'y enfermer de l'eau pure, aussi bien que des parfums et des liqueurs. A ce point de vue, la collection du prince de Galles est vraiment somptueuse: l'œil se lasse même à la longue de voir rassemblés en un si petit espace tant de bijoux qui rivalisent d'éclat. Les objets en filigrane sont aussi nombreux, mais moins remarquables, et le commerce européen en débite des échantillons variés.

« Non loin de là, les selles pour éléphants attirent la curiosité de tous. Il y en a plusieurs modèles. Le plus répandu consiste en une sorte de dais fait de brocart d'or et surmonté de deux dômes. Ces dais portent le nom local de *howdah*.

« Les étoffes de cachemire ont souvent été décrites : le prince de Galles en expose un assortiment complet, depuis les châles que portent les indigènes jusqu'aux magnifiques vêtements des rajahs. On sait que ces étoffes, travaillées à la main, sont primitivement découpées en petits carrés que l'ouvrier ajuste ensuite les uns aux autres. La soudure est si bien faite que le vêtement terminé semble tout d'une pièce et que l'œil le plus exercé ne distinguerait pas les points de suture. C'est une merveilleuse industrie : on utilise la laine fine qui se cache sous les longs poils de la chèvre de Cachemire et qui fournit l'étoffe dite *pashmina*.

« C'est à chaque pas de nouveaux enchantements. Je vous recommande une pipe sans pareille, qui mérite bien les honneurs d'une vitrine spéciale. Le fourneau est de l'émail le plus fin, de l'émail sur or, constellé de diamants et d'émeraudes ; le bout, celui qui se met dans la bouche, étincelle de mille feux, comme le palais de *Haydée*. On n'a pas idée, avant de l'avoir vue, d'une pareille prodigalité de bijoux. Cette pipe modèle repose sur un tapis fait tout exprès pour elle, surchargé, lui aussi, de broderies d'or et de pierres précieuses. Les héros des *Mille et une Nuits* devaient se servir d'instruments de ce genre, et cette comparaison s'impose invinciblement à l'esprit dans cette collection de trésors.

« Une remarque à faire, c'est que les diamants, les rubis, les émeraudes de l'Inde, et, en général, tous ces joyaux de prix, sont taillés avec beaucoup moins de fini que les nôtres. Les Hindous nous reprochent volontiers de gaspiller ces matières précieuses ; ils se bornent à les dégrossir et les estiment d'autant plus qu'elles se rapprochent davantage de l'état primitif, de leur forme naturelle. Ceux-là se tromperaient donc étrangement qui croiraient voir dans cette pipe, dans ce *howdah* exceptionnel, des bijoux qui imitent le vrai : diamants, rubis, émeraudes sont authentiques et de la plus belle eau. C'est le maharajah de Cachemire qui a fait au prince de Galles ce cadeau royal.

(A suivre.)

Par décision ministérielle, un congé de vingt jours, avec solde entière, sera accordé à tour de rôle à tous les officiers de notre génie maritime, pour qu'ils puissent visiter l'Exposition de Paris et y étudier les différents types de bâtiments qui s'y trouvent exposés, ainsi que tout ce qui se rapporte d'ailleurs au génie maritime.

S. A. R. LE DUC D'AOSTE

Amédée-Ferdinand-Marie, duc d'Aoste, ex-roi d'Espagne, est le second fils du feu roi d'Italie Victor-Emmanuel II et le frère du roi actuel, Humbert I^{er}. Il est né le 30 mai 1845.

Le prince Amédée était vice-amiral commandant l'escadre d'évolutions de la marine italienne lorsque, après l'échec de la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne, échec dont nous sommes payés pour nous souvenir, don Juan Prim vint lui offrir cette candidature néfaste. Après bien de l'hésitation, le duc d'Aoste adressa son acceptation au régent, maréchal Serrano, le 19 octobre 1870 ; le 16 novembre, il était élu roi d'Espagne par les Cortès ; le 4 décembre, une députation espagnole lui faisait, à Florence, l'offre officielle de la couronne, et il répondait à cette offre par une acceptation formelle.

Le 30 décembre 1870, le nouveau roi, Amédée I^{er}, débarquait en Espagne. Les factions, et surtout la faction carliste, n'attendaient qu'un prétexte pour se soulever. Celui-là était bon : elles le saisirent aussitôt. Courber la nation sous le joug d'un étranger ! Quel crime abominable !... L'infortuné roi arrivait pénétré des meilleures intentions. Son unique préoccupation était de ramener le calme et le bien-être dans ce pays en proie aux révolutions depuis si longtemps, et comme il était sincère, il ne doutait pas du succès. Rien n'y fit, et Amédée I^{er} dut bientôt s'avouer qu'il avait fait un rêve irréalisable.

Pour ne point paraître céder trop tôt, le roi fit tête à l'orage pendant plus de deux années. Enfin, le 11 février 1873, il adressait aux Cortès un message, très-mesuré, mais très-digne, par lequel il déclarait qu'en présence du soulèvement des partis il avait pris la résolution de déposer la couronne. Le lendemain, en effet, l'Espagne n'avait plus de roi, et le duc d'Aoste était en route pour l'Italie.

L'existence du duc d'Aoste, depuis son abdication spontanée et son retour en Italie jusqu'à l'époque où il a pris la présidence de la Commission italienne près l'Exposition de Paris, a été traversée par des événements qui intéressent surtout l'homme privé et qu'il n'est pas utile de rappeler ici, étant d'ailleurs de notoriété publique. Mais ces deux années d'une souveraineté qu'il résigna bien longtemps après avoir pris la résolution de le faire le plus tôt possible ne pouvaient être passées sous silence, car ce sont peut-être les deux plus pénibles de sa vie.

SON ALTESSE

LE PRINCE ROYAL DE SUÈDE ET DE NORVÈGE

Oscar-Gustave-Adolphe, duc de Wermeland, prince royal de Suède et Norvège, est le fils aîné du roi Oscar II et de la princesse Sophie, fille du feu duc Guillaume de Nassau. Il est né le 16 juin 1858. — On sait que le roi Oscar est petit-fils du maréchal de France Bernadotte, proclamé, en 1810, prince royal et héritier de la couronne par les États de Suède et adopté par Charles XIII, auquel il succéda en 1818, sous le nom de Charles-Jean IV, puis sous celui de Charles XIV, que lui a conservé l'histoire.

LE GROUPE DE LA PAIX

COURONNEMENT DE L'ENTRÉE D'HONNEUR
AU PALAIS DU CHAMP-DE-MARS

C'est une idée heureuse que celle qui a fait placer sur le pavillon central du palais du Champ-de-Mars ces deux femmes ailées, de type si différent, symbolisant la Paix ; et l'artiste s'en est inspiré avec non moins de bonheur.

Échangeant d'une main une étreinte fraternelle au-dessus de l'écusson aux couleurs nationales où brille l'or des lettres *R. F.*, elles tiennent élevés de l'autre, qui le flambeau du progrès, qui l'olivier ; leurs ailes, en se rejoignant presque par la pointe, forment cadre à une couronne d'épis surmontant le mot *Pax*, également en lettres d'or saillantes.

Il semble qu'elles planent au-dessus de cette porte ouverte à tous les peuples de la terre, non pour les inviter à la franchir, l'invitation étant faite depuis longtemps, mais pour leur offrir l'image de l'union fraternelle qui ne cesse de régner dans ces luttes courtoises, si fécondes pour le progrès, et pour faire naître dans leurs cœurs la haine des luttes sanglantes, si funestes, si désastreuses pour tous, vainqueurs ou vaincus.

Ce groupe magnifique est dû au ciseau de M. Maniglier, grand prix de Rome de 1856.

O. RENAUD

LA VENTE DE L'EXPOSITION DE PARIS. — Le Journal se trouve en vente chez tous les Libraires de Paris et des départements. Les abonnements doivent être adressés à l'éditeur G. DECAUX, 7, rue du Croissant.

Le gérant : A. BITARD.

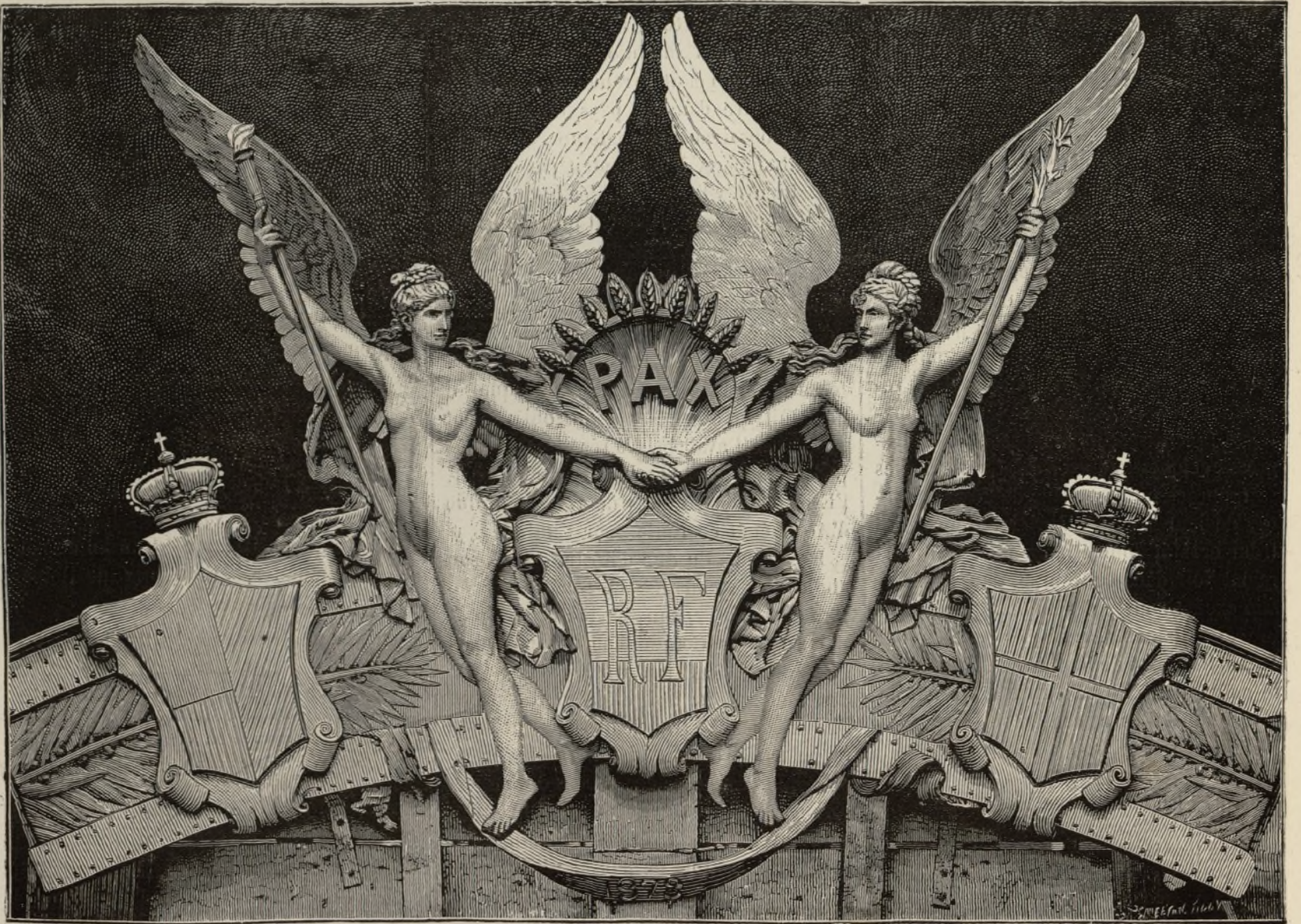
Soeaux. — Imp. CHARAIRE et FILS.



S. A. LE PRINCE ROYAL DE SUÈDE.



S. A. R. LE DUC D'AOSTE.



COURONNEMENT DE L'ENTRÉE PRINCIPALE DU PALAIS DE L'EXPOSITION AU CHAMP-DE-MARS.



BEAUX-ARTS. — SECTION ANGLAISE

UNE STATION DE CHEMIN DE FER

Tableau de M. Frank Roll.
Ayuntamiento de Madrid